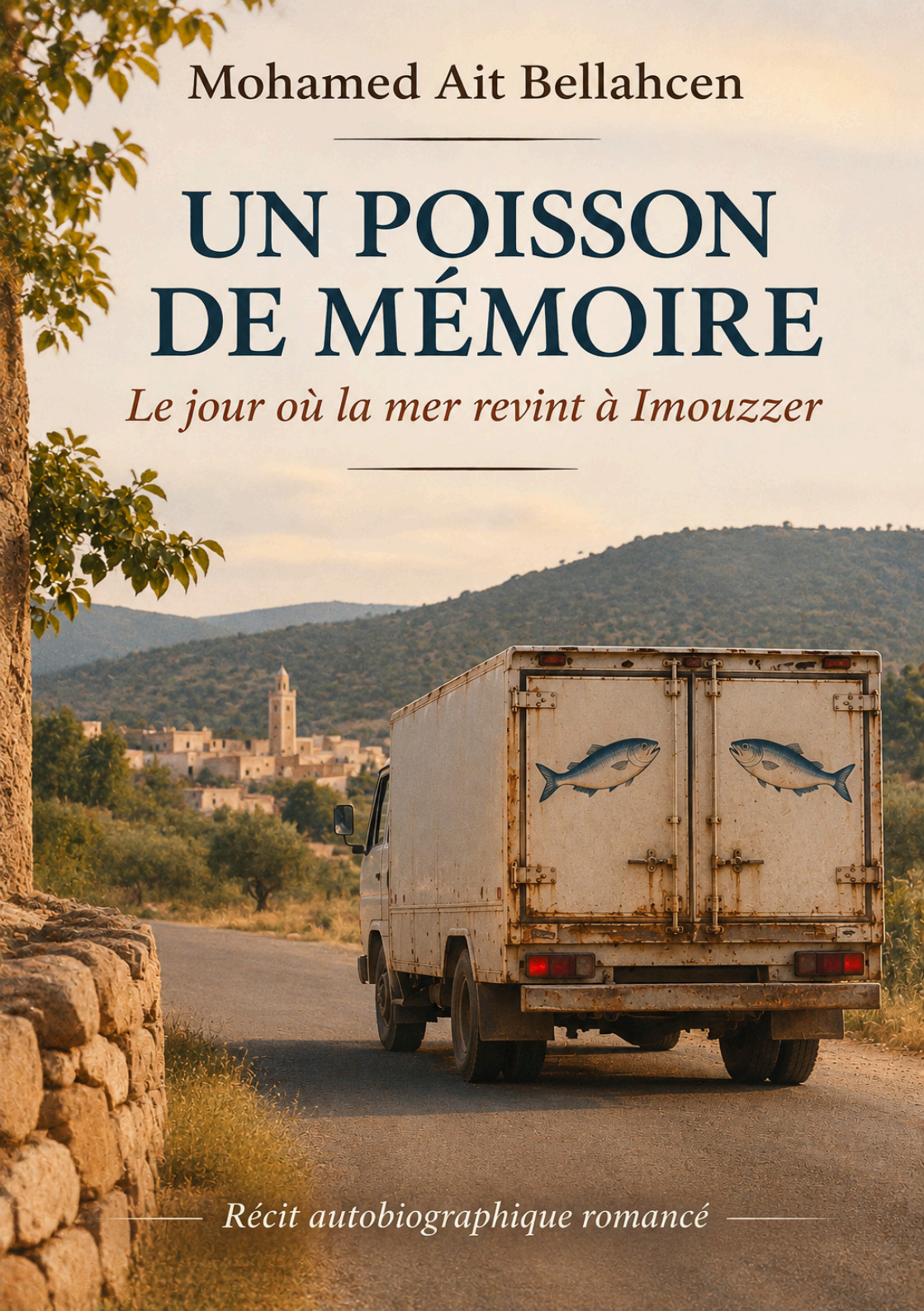
Mohamed Ait Bellahcen

UN POISSON DE MÉMOIRE

Le jour où la mer revint à Imouzzer



Récit autobiographique romancé

Note au lecteur



Ce livre est né d'un enregistrement spontané : un camion de poisson aperçu à l'âge adulte a réveillé des souvenirs d'enfance à Imouzzer. Il ne prétend pas être une histoire complète de la ville ni une chronique documentaire de ses marchés. Il rassemble les éléments racontés et les déploie dans une forme littéraire.

Les personnes et les événements évoqués - le père éleveur de moutons, la mère cherchant le meilleur poisson, les souks, les villages voisins, les hivers de neige - appartiennent à la mémoire du narrateur. Les images de mer invisible, de routes qui se souviennent et de poisson presque légendaire sont, elles, des métaphores assumées.

Certains noms entendus dans l'enregistrement restent incertains ; ils ne sont pas complétés par invention. Cette édition constitue une première version littéraire, appelée à être enrichie des précisions que le souvenir voudra encore livrer.

Sommaire

01	Le camion qui venait de la mer	5
02	Imouzzer, notre monde entier	7
03	Le lundi des moutons	10
04	Le mardi, les choses du monde	12
05	La halqa, ce théâtre sans murs	16
06	Les villages venaient avec leurs saisons	19
07	Quand la neige fermait les portes	21
08	Ma mère et la course au meilleur poisson	24
09	Un repas plus grand que la table	28
10	Le logo que je cherche encore	30
11	Revenir ne suffit pas	33
12	Ce que le poisson savait de nous	35

Interludes et épilogue au fil des pages



CHAPITRE 01

Le camion qui venait de la mer



Je ne sais plus exactement à quel moment un camion de poisson est devenu, dans mon esprit, un véhicule chargé de mer. Je sais seulement qu'il m'a suffi, bien des années après, d'en revoir un pour être arrêté au milieu de ma propre vie. Il avait cette manière de faire surgir le passé sans prévenir : un bruit de moteur, une promesse de fraîcheur, une silhouette sur la route. Et tout ce que je croyais classé dans les archives de l'enfance revenait, intact et bouleversant.

À Imouzzer, la mer n'était pas notre paysage. Nous avions la montagne, le froid, les routes capricieuses, les saisons qui décidaient parfois à la place des hommes. Nous avions les troupeaux, les fruits de passage, les légumes venus des environs, les conversations du souk. Mais la mer, elle, devait accomplir un voyage avant de venir jusqu'à nous. Peut-être est-ce pour cela que le poisson n'était jamais tout à fait un aliment ordinaire.

Suite

J'ai compris plus tard que l'abondance n'est pas une affaire de quantité. Mon père élevait beaucoup de moutons ; la viande ne manquait pas à notre table. Pourtant un grand poisson avait le pouvoir de transformer un repas familial en événement. Il apportait avec lui l'ailleurs, le rare, presque l'impossible. Ce n'était pas seulement ce que nous mangions qui comptait, mais le trajet invisible que ce plat avait parcouru.

Aujourd'hui encore, quand j'essaie d'expliquer pourquoi cette image me trouble autant, je bute sur quelque chose de simple : le bonheur d'autrefois avait besoin de peu, mais ce peu avait une intensité extraordinaire. Le poisson était peut-être le nom que nous donnions, sans le savoir, à cette intensité. Et c'est elle que je cherche à retrouver, davantage que le goût lui-même.



CHAPITRE 02

Imouzzer, notre monde entier



Il y a des lieux qui paraissent modestes à celui qui les traverse et immenses à celui qui y grandit. Imouzzer était pour moi de cette seconde espèce. Le monde semblait se tenir dans un nombre limité de routes, de visages, d'habitudes et de rendez-vous. Nous ne mesurions pas notre géographie en kilomètres : nous la mesurions en jours de marché, en saisons de récolte et en nouvelles apportées par ceux qui arrivaient d'un autre village.

Les années dont je parle ne se laissent pas enfermer dans une date précise. Dans mon souvenir, elles ont la couleur des années quatre-vingt-dix, avec leurs difficultés d'accès, leurs attentes et cette lenteur qui nous paraissait alors normale. Il fallait prévoir, économiser un déplacement, attendre un passage, choisir le bon moment. Ce que l'on désirait ne se trouvait pas nécessairement à portée de main.

Suite



Pourtant je ne veux pas peindre la rareté comme une vertu obligatoire. Elle pouvait fatiguer, priver, inquiéter. Un village isolé par la neige ne devient pas poétique parce qu'un ancien enfant s'en souvient avec tendresse. La beauté de ces jours résidait aussi dans les efforts consentis par les adultes, dans leur faculté d'organiser la vie malgré les contraintes. Leur courage était quotidien et presque invisible.

Ce monde restreint avait néanmoins ses ouvertures. Le souk constituait une porte hebdomadaire. Le camion de poisson en était une autre, plus fugitive. Entre les deux, nous apprenions que l'on peut vivre loin des grandes avenues et sentir malgré tout le vaste monde frapper à sa porte. Certaines visites ne duraient qu'une matinée ; elles laissaient pourtant une trace pour plusieurs décennies.



CHAPITRE 03

Le lundi des moutons



Dans la mémoire, le calendrier n'a pas toujours besoin de chiffres. Le lundi, c'était le souk des moutons, me semble-t-il. Je revois moins une disposition exacte des lieux qu'un mouvement d'ensemble : des bêtes, des hommes, des discussions qui s'allongent, des décisions qui se prennent et d'autres qui se reportent. Le marché n'était pas seulement l'endroit où l'on achetait. C'était l'endroit où l'on se rencontrait, où l'on mesurait le temps écoulé depuis la semaine précédente.

Mon père connaissait les moutons autrement que par le prix qu'on pouvait en tirer. Il était un grand éleveur, et cette présence animale appartenait à l'ordinaire familial. Je n'ai pas besoin de lui inventer des paroles pour lui rendre justice. Il me suffit de constater qu'une partie de mon enfance s'est construite dans ce voisinage : la montagne, l'élevage, l'économie des gestes utiles.

Suite

Je m'interroge aujourd'hui sur ce que l'on apprenait en observant les adultes. On apprenait à attendre avant de décider. On apprenait aussi que la valeur d'une chose ne se réduit pas à l'étiquette qu'on lui attache. Un animal représentait du travail, une saison, des soins, parfois une inquiétude. Le marché condensait toutes ces histoires sous l'apparence d'une simple transaction.

Le lundi avait sa gravité et sa fête. Il rappelait que l'enfance vit au milieu des occupations des grandes personnes sans en comprendre toujours la portée. Nous retenions surtout les bruits, les voix, l'impression d'une foule. Avec l'âge, les mêmes images changent de sens. Je n'entends plus seulement l'agitation : j'y devine l'effort d'une communauté pour tenir ensemble ses nécessités et ses espoirs.



CHAPITRE 04

Le mardi, les choses du monde

Le lendemain, si ma mémoire ne réorganise pas les jours, venait un autre marché, celui des vêtements, de l'ameublement et de mille objets nécessaires. J'aime cette continuité : d'abord les bêtes, ensuite les étoffes, les outils, les affaires de maison. Le souk prenait ainsi la forme d'une petite encyclopédie de la vie ordinaire, une encyclopédie sans reliure où chaque étal offrait un chapitre.

Pour un enfant, les marchandises possèdent une qualité que l'adulte perd parfois : elles racontent des histoires avant même d'être achetées. Un vêtement annonce un prochain hiver ; un objet de cuisine promet des repas ; un meuble laisse imaginer une maison différente. Rien n'a besoin d'être luxueux pour prendre des proportions extraordinaires. La curiosité fait le reste.

Suite

Ces journées répondaient aux besoins d'Imouzzer et de nombreux patelins autour. Combien exactement ? Je ne saurais l'affirmer. Dans ma voix, lorsque j'évoque ces villages, j'avance des estimations et je me reprends. Le chiffre importe moins que l'image d'un territoire entier convergeant vers un même centre, puis repartant avec des sacs, des nouvelles, des rendez-vous et parfois des histoires.

Je préfère conserver cette part d'imprécision plutôt que la maquiller en précision historique. Le souvenir n'est pas un registre administratif. Il est une façon de retrouver un monde par ses battements. Et ce monde avait son battement hebdomadaire : le souk, qui réunissait tant de petites vies que, le temps d'une journée, elles semblaient former une seule grande famille.



Interlude I — La mer invisible



Il n'y avait pas de mer devant nos fenêtres. Pourtant, certains jours, elle venait à nous. Non pas avec ses vagues, mais avec une odeur, une attente, un camion qui s'arrêtait. L'enfant ne demandait pas d'où venait l'eau : il regardait ce que la distance avait rendu possible.

Je ferme les yeux. La route traverse la montagne. À chaque virage, une écaille imaginaire accroche la lumière. Voilà ma fantaisie, et je la revendique comme telle : je prête au camion la patience d'un bateau, je transforme le souk en port, et la table familiale en rivage.



CHAPITRE 05

La halqa, ce théâtre sans murs



Il y avait aussi la halqa. Rien qu'en prononçant ce mot, je retrouve une foule rassemblée devant un homme capable de retenir l'attention avec sa seule voix. Il savait raconter des histoires et des anecdotes, ménager ses effets, faire surgir une surprise au milieu d'une phrase. Autour de lui, le cercle des spectateurs devenait un monde à part, suspendu au talent de celui qui parlait.

Je me rappelle des serpents, d'un singe, de ces gestes que l'on guettait avec des yeux agrandis. Je ne saurais restituer le numéro dans son ordre exact, ni distinguer ce que j'ai vu de ce que les années ont accentué. Mais je me souviens de l'étonnement. Le merveilleux se trouvait là, à hauteur d'homme, au milieu des marchandises et de la poussière du quotidien.

Suite

C'est peut-être dans ces cercles que j'ai appris, avant de le savoir, le pouvoir du récit. Celui qui raconte transforme l'espace. Il n'ajoute pas un toit au ciel, mais il donne aux auditeurs le sentiment d'être entrés dans une maison commune. Quelques minutes suffisent à déplacer les frontières. On n'est plus tout à fait au marché ; on voyage sans marcher.

Lorsque j'écris aujourd'hui, je retrouve quelque chose de cet homme. Non pas son autorité, encore moins ses tours, mais son désir de sauver une attention partagée. Le poisson, la neige, ma mère pressée : tout cela pourrait rester une suite d'images. Le récit les rassemble en cercle, comme la halqa rassemblait les passants. Alors le souvenir cesse d'être solitaire et devient transmissible.





CHAPITRE 06

Les villages venaient avec leurs saisons



Au marché, les villages voisins n'apportaient pas seulement leurs productions ; ils apportaient chacun une saison différente. Il y avait les légumes, les fruits, le raisin, et ces saveurs que ma mémoire qualifie encore de délicieuses avec une insistance presque enfantine. Je ne sais plus retrouver tous les noms que j'ai prononcés dans le désordre de mon enregistrement, et je ne veux pas leur substituer de fausses certitudes.

Je revois le principe de l'échange, plus clairement que son inventaire. Certains arrivaient avec leurs produits de la terre, d'autres avec des volailles ou d'autres marchandises. On repartait avec ce qui manquerait à la maison pendant la semaine, parfois plus longtemps. Ce commerce avait une intelligence pratique, dictée par la géographie et les besoins.

Suite

L'enfant que j'étais connaissait surtout le plaisir immédiat des goûts. L'adulte mesure davantage la circulation silencieuse de la confiance. Acheter, vendre, troquer peut-être : derrière ces verbes, il y avait des chemins à parcourir, des charges à porter, des récoltes à réussir et des familles à nourrir. Une simple botte de légumes condensait un travail que nous ne regardions pas toujours.

Je veux rendre à ces aliments leur densité. Non pas en composant un catalogue pittoresque, mais en disant ce qu'ils signifiaient pour nous : ils étaient le rythme du temps. Un raisin n'était pas interchangeable avec un autre fruit ; il disait un moment de l'année. Une provision signifiait la prudence. Et le marché, par ses étals, nous enseignait que la vie se partage en saisons avant de se compter en années.



CHAPITRE 07

Quand la neige fermait les portes



L'hiver pouvait interrompre cette circulation. Il suffisait que la neige s'installe, que les routes deviennent difficiles ou impraticables, pour que les distances se multiplient soudain. Certains patelins se retrouvaient coupés. Il fallait alors penser autrement le ravitaillement : prévoir pour quinze jours, parfois pour un mois, selon la violence de la saison et la possibilité de rouvrir le passage.

Je ne cherche pas à embellir les tempêtes. Elles transformaient l'attente en nécessité. On calculait les réserves ; on observait le ciel ; on écoutait les nouvelles qui parvenaient de la route. Ce que l'on remet aujourd'hui au lendemain pouvait autrefois dépendre de la météo pendant des semaines. La montagne avait le dernier mot.

Suite



Dans mes souvenirs, ces périodes ont pourtant un silence particulier. Les bruits ordinaires semblaient reculés derrière une épaisseur blanche. Le monde se resserrait autour de la maison et de ce qu'elle contenait. On découvrait que les réserves ne sont pas seulement des provisions : elles sont une manière de rassurer ceux qui partagent le même toit.

Avec l'âge, cette neige me paraît avoir deux visages. Elle était l'obstacle réel, celui qui enferme et qui retarde. Mais elle est devenue aussi une métaphore involontaire : entre l'homme que je suis et l'enfant que j'ai été, des années se sont déposées comme des couches de neige. Parfois un simple camion aperçu dans une vidéo suffit à ouvrir un passage. Le souvenir, alors, dégage la route.



CHAPITRE 08

Ma mère et la course au meilleur poisson



Le jour où ma mère faisait venir la mer : cette formule dit peut-être mieux que toute autre ce qui se jouait dans notre maison. Dans cette histoire, le personnage principal n'est finalement pas le camion. C'est ma mère. Je la revois se dépêcher, rivaliser d'empressement avec les autres pour trouver le meilleur poisson, celui qui mériterait d'être apporté à la table familiale. L'image a traversé les années avec une force que je ne soupçonnais pas. Elle ne décrit pas un exploit spectaculaire ; elle dit une forme d'amour qui ne se nommait pas.

Elle savait ce que nous avions à manger et ce qui, justement, sortait de l'ordinaire. La viande ne manquait pas, puisque mon père élevait des moutons. Mais le poisson frais était rare et désiré. Il fallait saisir l'occasion, choisir sans trop tarder, rentrer avec cette part de la mer qui avait réussi à franchir les kilomètres et les virages.

Suite

Aujourd'hui je m'arrête sur ce geste : courir pour ses enfants. On pourrait y voir une simple habitude domestique. Moi j'y découvre une déclaration. Elle n'avait besoin ni de discours ni de cérémonie. Elle exprimait son attention par la qualité d'un repas, par ce qu'elle parvenait à rapporter, par sa volonté de faire d'une journée ordinaire une journée différente.

Je ne veux pas lui prêter des phrases dont je n'ai pas conservé le souvenir. Je préfère lui laisser ce mouvement qui la représente mieux qu'un dialogue fabriqué : elle avance, elle regarde, elle choisit. Et moi, longtemps après, je suis encore cet enfant qui attend sans comprendre entièrement ce que représente l'effort de celle qui revient. Le poisson me fait penser à elle, et cette pensée suffit à me serrer la gorge.



Interlude II — Le blanc et l'attente



La neige effaçait les chemins sans effacer les besoins. La maison devenait une petite île. On y comptait les réserves et l'on attendait la réouverture du monde.

Dans mon souvenir, l'hiver n'est ni décoratif ni cruel par essence. Il est une mesure du courage ordinaire. Il rappelle ce que coûtaient les choses simples : un déplacement, un achat, une visite, le plaisir d'un repas inattendu.



CHAPITRE 09

Un repas plus grand que la table



Le grand poisson arrivait au milieu des nôtres. Voilà ce que je retiens : une famille réunie, un événement qui nous semblait exceptionnel, une saveur différente de l'ordinaire. Je ne saurais dire aujourd'hui la forme exacte du plat ni inventer la recette qui l'accompagnait. Ce serait trahir la nature de ce souvenir, dont la précision est émotionnelle plutôt que culinaire.

Ce qui demeure, c'est l'impression d'une fête sans proclamation. La table ne changeait pas nécessairement de place, et pourtant elle devenait une autre table. Le poisson portait avec lui les routes parcourues, la hâte de ma mère, l'étonnement des enfants, une manière de se sentir privilégiés au milieu d'un quotidien qui n'était pas toujours simple.

Suite

Nous ne savions pas que ces repas deviendraient un jour des archives intérieures. Les enfants vivent le présent avec une confiance absolue ; ils imaginent que les choses qui reviennent reviendront toujours. C'est peut-être pour cela qu'ils ne prennent pas suffisamment soin de les retenir. Ils laissent les moments entrer dans leur vie, puis disparaître, sans imaginer combien ils leur manqueront.

Le goût lui-même a peut-être changé dans ma mémoire. Comment être certain, après tant d'années, de la saveur exacte ? Je suis certain d'une chose plus importante : de la joie qui l'entourait. Ce n'était pas le poisson le plus précieux du monde. Il était précieux parce que nous étions ensemble. Et parce que ma mère avait fait d'un produit venu de loin une preuve de proximité.



CHAPITRE 10

Le logo que je cherche encore

Il reste, dans un recoin de ma mémoire, un signe que j'aimerais retrouver : le logo associé à ce poisson, à ce camion, à ce monde. Je me rappelle qu'il existait, et la difficulté de le redessiner m'intrigue. Les souvenirs les plus tenaces sont parfois ceux qui refusent de se montrer entièrement. Ils nous laissent une couleur, une courbe, une impression, mais gardent pour eux le détail décisif.

J'ai envie de retrouver cette image pour le livre. Non pour ajouter une preuve artificielle, mais parce qu'un emblème modeste peut contenir la puissance d'une époque. Un dessin sur une carrosserie, aperçu à l'âge où tout semblait plus grand, devient une porte. On se persuade qu'en la rouvrant on entendra de nouveau les voix du marché.

Suite



Il est possible que je retrouve un jour ce logo et qu'il soit très différent de celui que j'imagine. Je voudrais accueillir cet écart sans déception. La mémoire n'est pas une photographie que l'on conserverait à l'abri de la lumière. Elle travaille, elle oublie, elle rapproche des choses qui étaient séparées. Sa fidélité est parfois celle d'un sentiment, non celle d'un trait.

J'aime pourtant la recherche. Elle me donne un motif concret pour revenir vers ce qui s'éloigne. Chercher un logo, c'est peut-être chercher la silhouette d'un enfant devant un camion. Et si je ne retrouve jamais la marque exacte, le signe le plus vrai sera celui qui demeure dans ce livre : un poisson traversant les montagnes pour rejoindre notre table.



CHAPITRE 11

Revenir ne suffit pas



Je suis revenu à Imouzzer avec les années. Je n'y ai pas retrouvé exactement le lieu que je portais en moi. Ce constat n'est pas une accusation contre la ville ni contre ceux qui y vivent aujourd'hui. Les endroits changent ; ils ont le droit de changer. Les routes, les commerces, les manières de se rencontrer évoluent. Ce qui me trouble davantage, c'est de découvrir que moi aussi j'ai changé.

Je me suis demandé ce qui avait disparu. Était-ce l'intensité des attentes ? La rareté qui donnait du prix aux choses ? La façon de regarder ? Je ne peux pas répondre simplement. Peut-être qu'on perd, en avançant dans l'âge, une certaine passion spontanée pour la vie. Peut-être qu'on gagne en lucidité ce qu'on perd en surprise. Aucune de ces hypothèses ne me satisfait complètement.

Suite

Le retour est une expérience étrange : on vient vérifier une mémoire et l'on rencontre un présent. On voudrait que la place se souvienne de nous avec la même exactitude que nous nous souvenons d'elle. Mais les lieux n'ont aucune obligation de conserver notre enfance à notre usage. Ils accueillent d'autres enfants, d'autres courses, d'autres marchés, d'autres désirs.

Je comprends alors que mon livre ne pourra pas reconstruire Imouzzer telle qu'elle fut en vérité pour tout le monde. Il pourra seulement raconter celle que j'ai connue, ou que je crois encore connaître. Cette limite n'est pas un défaut. Elle est le commencement de la littérature : dire une expérience singulière avec assez de justesse pour que d'autres y reconnaissent quelque chose de leur propre vie.



CHAPITRE 12

Ce que le poisson savait de nous



Si l'on me demande aujourd'hui pourquoi j'écris sur un poisson, je répondrai qu'il ne s'agit pas seulement d'un poisson. Il est la preuve qu'une existence peut être contenue dans un détail. On croit devoir raconter les grands tournants, les grandes rencontres, les grandes décisions. Puis un souvenir mineur traverse notre chemin et réclame toute la place. Il possède parfois plus de vérité que nos bilans les plus ambitieux.

Ce camion me parle de ma mère et de mon père, de nos repas, du souk, des villages alentour, de la neige qui isolait les maisons et des hommes qui les reliaient. Il me parle de cette époque où le marché n'était pas un décor mais une institution vécue, où le conteur au serpent savait suspendre le temps, où la venue du poisson frais pouvait prendre la grandeur d'une fête.

Suite

Je ne souhaite pas enfermer cette mémoire dans une plainte contre le présent. Le passé n'était ni plus simple pour tous ni toujours meilleur. Il pouvait être rude et parfois injuste. Mais il avait pour l'enfant que j'étais une densité particulière. Le bonheur s'y signalait moins par sa fréquence que par sa puissance. Il apparaissait, s'installait un instant, puis laissait derrière lui une trace durable.

J'écris pour retenir cette trace et pour la transmettre. Dans le mouvement du camion, dans l'empressement de ma mère, il y a une leçon discrète : nous ne savons pas toujours, au moment où elles se produisent, quelles scènes deviendront essentielles. Un jour, des décennies plus tard, l'une d'elles revient et nous apprend ce que nous avons aimé. Peut-être est-ce cela, finalement, que le poisson savait de nous.



Interlude III — Le geste



J'ai oublié tant de mots. Je conserve un geste : ma mère se hâtant vers le meilleur poisson.

On grandit en croyant que l'amour sera reconnaissable à ses grandes déclarations. Puis on vieillit, et l'on comprend que son vocabulaire principal était fait d'efforts modestes, de courses accomplies pour les autres, de nourritures choisies avec soin. L'amour tenait dans un mouvement que je n'avais pas su remercier à temps.



Épilogue — La dernière marée



Le camion continue d'avancer, quelque part sur une route que je ne connais pas. Je ne sais pas s'il porte le même dessin sur la carrosserie. Je ne sais même pas si l'enfant que j'étais le reconnaîtrait. Peut-être se demanderait-il simplement si le poisson est frais, si sa mère arrivera à temps, si nous serons tous réunis pour le manger.

Je voudrais lui dire de regarder plus longtemps. De retenir les visages, les mains, les voix, sans cesser pour autant d'être un enfant. Mais il ne m'écouterait pas : il aurait raison. On ne peut vivre un moment et le mettre simultanément à l'abri pour les décennies à venir. Il faut le laisser passer, accepter qu'il se transforme en mémoire.

Alors je renonce à lui donner des conseils. Je le regarde courir, dans cette fiction légère où je peux encore le voir. À Imouzzer, la mer est toujours loin. Ma mère se hâte. Le marché s'agite. La neige attend son tour. Et, pour quelques instants, le monde entier tient dans le voyage d'un poisson.

Ce livre n'a pas retrouvé le temps. Il lui a simplement ouvert une porte.

En guise d·adieu

« Nous n'avions pas la mer. Nous avions l'attente. Et parfois, l'attente donnait à un simple poisson la grandeur d'un océan. »

Un poisson de mémoire est dédié aux gestes ordinaires qui, longtemps après, deviennent notre plus précieux héritage.

